Kernos
Revue internationale et pluridisciplinaire de religion grecque antique

15 | 2002
Varia

Sergio RIBICHINI, Maria ROCCHI, Paolo XELLA (éds), La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca. Stato degli studi e prospettive della ricerca. Atti del Colloquio Internazionale (Roma, 20-22 maggio 1999)

Catherine Lecomte

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/kernos/1418
DOI : 10.4000/kernos.1418
ISSN : 2034-7871

Éditeur
Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée
Date de publication : 1 janvier 2002
ISSN : 0776-3824

Référence électronique
Catherine Lecomte, « Sergio RIBICHINI, Maria ROCCHI, Paolo XELLA (éds), La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca. Stato degli studi e prospettive della ricerca. Atti del Colloquio Internazionale (Roma, 20-22 maggio 1999) », *Kernos* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 16 juin 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/kernos/1418 ; DOI : https://doi.org/10.4000/kernos.1418

époques hellénistique et romaine, sans omettre de dire encore un mot des rapports conflictuels qu'entretinrent, aux premiers siècles de notre ère, la religion païenne et le christianisme.

En appendice, une bibliographie alphabétique de quelque cent titres recense les ouvrages cités en cours d'exposé; elle est suivie d'une « orientation complémentaire » qui, outre quelques ouvrages généraux supplémentaires, énumère, en les répartissant en une dizaine de thèmes, les études spécalisées les plus récentes. Nul doute que les étudiants, comme aussi leurs aînés, apprécieront la richesse et la clarté de cet aperçu de la religion grecque qui, pour être condensé en moins de cent pages, n'en offre pas moins un panorama très large, allie à un souci du détail précis et de la nuance un intérêt pour les questions de fond et témoigne d'une connaissance approfondie tant des sources anciennes que des recherches modernes.

Souhaitons que cet ouvrage connaisse une large diffusion et contribue à éveiller parmi les jeunes générations de nombreuses vocations pour l'étude des religions.

André Motte
(Université de Liège)

Sergio Ribichini, Maria Rocchi, Paolo Xella (éds), *La questione delle influenze vicino-orientali sulla religione greca. Stato degli studi e prospettive della ricerca. Atti del Colloquio Internazionale (Roma, 20-22 maggio 1999)*, Roma, Consiglio nazionale delle ricerche, 2001. 1 vol. 19 × 27 cm, 440 p., nbr. ill. (*Monografie scientifiche. Serie scienze umane e sociali*). ISBN : 88-8080-023-X.

Une trentaine d'archéologues, de philologues, d'historiens et de spécialistes des religions antiques offrent dans ce volume le résultat de leurs recherches dans un domaine en plein renouvellement : celui des rapports entre la religion grecque et ses voisines proche-orientales. Le sujet est doublement d'actualité. D'une part, le siècle qui se termine a vu la découverte de nombreux sites archéologiques (Théra, Al Mina, etc.) et archives (hittites, d'Ugarit, d'Ebla, d'Emar, etc.) qui ont fourni une mine d'informations sur des civilisations méconnues, voire inconnues. D'autre part, deux livres récents, *The Orientalizing Revolution* de W. Burkert et *The East Face of Helicon* de M. West, ont à la fois fait le point sur les connaissances et proposé de nouvelles interprétations qui ont relancé la recherche.

Les sujets abordés dans ces *Actes* sont variés. Du point de vue chronologique, ils vont du III^e^ millénaire à l'empire romain. Du point de vue géographique, ils vont de l'Espagne à l'Inde – ce qui amène d'ailleurs à poser la question de savoir ce qu'est le « Proche-Orient » – en passant par l'Italie, la Grèce et ses îles, la Crète, Chypre, l'Anatolie, l'Iran, la côte syro-palestinienne, l'Égypte et la Mésopotamie. Les approches sont avant tout littéraires; il y a peu d'articles (ceux de N. Kourou, par exemple, sur le thème de l'arbre sacré, ou de C. Bonnet et C. Jourdain-Annequin sur Héraclès-Melqart) qui font appel à l'iconographie. Beaucoup d'études sont comparatives, comme le laisse effectivement attendre le titre du volume; d'autres s'en tiennent à un aspect d'une civilisation sans guère s'intéresser aux influences qu'elle aurait subies ou exercées (F. Pecchioli Daddi et A.M. Polvani sur les mythes hittites). Le thème propre au colloque, celui des influences proche-orientales sur la religion grecque, est abordé dans trois perspectives complémentaires : présence d'Orientaux en Grèce (M.-F. Baslez sur les associations sémitiques en Grèce, en particulier sur les communautés phéniciennes et syriennes de Délos; M.C. Marín Ceballos sur les Phéniciens de Gadir), influences orientales sur

la pensée religieuse et scientifique grecque (dans le domaine de l'astronomie, par exemple, par F. Adorno, S.M. Chiodi, G. Pettinato et A. Panaino), perception des Orientaux par les Grecs (excellent article de C. Brillante sur les rôles comparés de Danaos et de Cadmos dans l'histoire mythique d'Argos et de Thèbes).

À défaut de détailler le contenu des nombreuses contributions réunies dans ces *Actes*, on en soulignera les principaux enseignements. Une attention toute particulière est portée au problème de la définition des concepts utilisés : comment distinguer entre emprunts, influences (réelles ou perçues comme telles), syncrétismes, interactions, « missions » (W. Burkert), contacts et simples coïncidences ? Les ressemblances thématiques ou structurelles étant toujours partielles et ne constituant pas à elles seules des indices suffisants, il convient de s'interroger sur les modalités de l'emprunt. Où, par quels intermédiaires, quand et comment Grecs et Orientaux sont-ils entrés en contact ?

On sait depuis longtemps que Chypre, la Crète et les îles de l'Égée furent des lieux privilégiés de rencontre, d'échange et de diffusion, comme l'illustrent parfaitement les exemples de l'« Arbre de vie » (N. Kourou), d'Héraclès (C. Bonnet, C. Jourdain-Annequin), d'Aphrodite et des « Déesses nues » (V. Pirenne). Quant aux acteurs des échanges, ce sont non seulement les commerçants, les voyageurs et les artisans qui, parcourant le monde, y diffusent leurs croyances, mais aussi, semble-t-il, ceux que W. Burkert appelle des *homines religiosi*, des professionnels qui se rendent en Grèce dans le but d'y apporter leur savoir religieux : suivants de la Méter, *magoi* iraniens, prêtres égyptiens, etc. Ce dernier point est controversé. À propos des *magoi*, S. Ribichini, tout en souscrivant aux thèses de W. Burkert et de M. West, signale les nombreuses traditions relatives aux voyages que les philosophes grecs (Pythagore, Empédocle, Démocrite, Platon, Protagoras) auraient entrepris en Orient dans le but précis de s'instruire auprès des sages locaux. Quant à W. Röllig, il relativise la thèse des spécialistes religieux itinérants, en faisant remarquer que, d'après les données que nous possédons, ces prêtres étaient attachés à un souverain ou à un lieu de culte et ne devaient sans doute se rendre que très exceptionnellement en Grèce, où ils ne peuvent donc être tenus pour les principaux protagonistes de la diffusion de croyances orientales – ces remarques, et d'autres d'ordre méthodologique, font de l'article de W. Röllig un très utile vade-mecum du comparatiste en herbe.

Röllig encore souligne l'importance de la dimension chronologique et de l'accessibilité des textes. Nous disposons d'archives et d'œuvres littéraires produites pendant près de trois millénaires, que nous sommes tentés de comparer et dont essayons de cerner l'influence sur la religion grecque, mais qui ne furent en réalité que très partiellement et temporairement disponibles dans l'Antiquité. Ainsi la plupart des grandes compositions épiques et mythiques sumériennes étaient-elles sans doute inaccessibles dans la seconde moitié du deuxième millénaire et au premier millénaire, et ne peuvent-elles donc pas avoir joué de rôle dans la transmission d'éléments orientaux en Grèce.

Autre aspect temporel des études comparatistes, celui de la superposition des strates qui a abouti à la formation des textes tels que nous les connaissons aujourd'hui. Ainsi P. Marchetti souligne-t-il que les éléments orientaux présents dans la geste argienne et en particulier dans le personnage de Diomède n'impliquent pas que l'ensemble de l'épopée soit d'origine orientale, ce qui obligerait à la considérer comme tardive, mais résultent beaucoup plus probablement de l'ouverture de la tradition indo-européenne aux influences orientales et, pourrait-on dire, à la mode orientalisante. Il faut donc « se garder de confondre le comparable avec l'origine » (Ph. Borgeaud).

Il faut également tenir compte de l'adaptation des éléments orientaux à la culture grecque. Hors d'Asie, les Cabires ithyphalliques sont progressivement dépouillés, à partir d'Alexandre, de leur caractère sexuel, et sont finalement confondus à Rome avec les Dioscures et les Pénates (D. Musti). Les associations sémitiques, au caractère ethnique marqué, et dont le but fut d'abord de maintenir des pratiques sémitiques en terre étrangère, en vinrent à s'adapter au milieu grec (M.-F. Baslez). Quant aux cultes phéniciens de Gadir, ils furent récupérés par les Grecs au moyen du mythe et de la littérature (M.-C. Marín Ceballos).

En somme, les études comparatistes doivent reposer sur une bonne connaissance de la diffusion de la pensée religieuse et mythique à l'intérieur même du monde oriental; sur les modalités du transfert de cette pensée en Occident; enfin sur les processus d'assimilation et d'acculturation.

La plupart des auteurs des *Actes*, qui appliquent ainsi une méthodologie plus fine, et qui ont mieux conscience des limites de nos connaissances et de l'énorme diversité des cultures orientales, expriment des avis beaucoup plus prudents que ne le faisaient leurs prédécesseurs sur la question des influences proche-orientales dans la religion grecque. W. Burkert remarque que toutes les étymologies sémitiques proposées par M.C. Astour dans les *Hellenosemitica* ont été remises en question. V. Aravantinos constate que nous ne possédons aucune preuve, religieuse, écrite, architecturale ou archéologique, de la présence d'Orientaux à Thèbes à l'époque mycénienne, et qu'on ne peut donc, sur la foi du seul mythe de Cadmos, considérer l'arrivée d'Orientaux dans la ville comme un fait historique. N. Kourou, sans sous-estimer l'importance de l'arbre de vie dans les cultures orientales, montre qu'une telle symbolique se rencontre également dans la Crète minoenne et dans la Grèce mycénienne, parfois indépendamment de toute influence étrangère. Après l'admiration suscitée par le « miracle grec », après l'enthousiasme né des nouvelles découvertes archéologiques et littéraires en Orient, la recherche semble arriver à un certain équilibre, évaluant avec prudence et au plus près de leur valeur les apports respectifs de l'« Occident » et de l'« Orient » dans la formation des civilisations classiques.

Catherine Lecomte
(Université de Liège)

Thomas HARRISON, *Divinity and History. The Religion of Herodotus*, Oxford, Univ. Press, 2000. 1 vol. 15 × 22 cm, XII+320 p. (*Oxford Classical Monographs*). ISBN : 0-19-815291-4.

L'abondante bibliographie sur Hérodote l'a longtemps considéré comme un auditeur crédule, rapportant fidèlement ce qu'il entendait, puis plus récemment comme un auteur sceptique ou même redoutablement intelligent, manipulant ses personnages – et ses lecteurs... La thèse qui est à l'origine de ce livre entend se placer dans une sorte d'entre-deux, en décrivant les croyances religieuses de l'auteur des *Histoires* et les différentes manières dont elles influent sur son œuvre. Assumant les développements de Versnel selon lequel les inconsistances d'une croyance sont un des moyens de la maintenir (p. 16), l'A. livre un préambule sur l'intérêt de rendre à la notion de « croyance » (*belief*) son droit de cité dans l'étude des religions antiques où le « tout au rituel » de ces dernières années doit être nuancé. Il pose ensuite le problème épineux de la transposition d'un passage quelconque d'Hérodote à son interprétation en terme de croyance, surtout quand il n'émet aucun jugement. Il convient dès lors de procéder par analogie avec d'autres lieux similaires où un jugement apparaît. Enfin, la question du statut d'historien d'Hérodote se résout dans le fait que le passé est pour lui « a field of critical study » (p. 29).